

Pour la *Semaine Agricole*.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

Chap. XXXVIII.

SEMAILLE DU TRÈFLE INCARNAT. — COMBIEN ROUTINEAU ET PROGRÈS SÈMERONT DE BLÉ. — DISCUSSION A CET ÉGARD. — DE L'AVANTAGE QU'IL Y A DE SEMER PEU, MAIS BIEN. — VOYAGE DE PROGRÈS A LA FERME MODÈLE. — LA RÉCEPTION QU'ON LUI FAIT ET CE QU'IL Y VOIT. — CHAULAGE DU BLÉ. — CONVERSATION SUR LES MOUTONS.

Progrès ne se bornait pas à recevoir les conseils de son fils, il les mettait en pratique.

Il alla donc à la ville, acheta de la graine de trèfle incarnat, le sema sur un léger labour et le recouvrit avec une herse d'épine, n'ayant pas de rouleau.

Pendant qu'on battait le blé, Progrès ne perdait pas de temps ; il enleva une seconde fois la marne de son étable, et augmenta par là considérablement son tas de fumier. Aussitôt, il apporta de la nouvelle marne dans son étable.

Tous ces travaux coûtaient de l'argent à Progrès ; car il ne pouvaient les faire tous lui-même ; mais il ne le regrettait pas, il avait une espèce de conviction qui lui disait que l'avenir le lui rembourserait avec le long bail qu'il avait obtenu ; et son tas de fumier qui grossissait de plus en plus, et sa récolte qui avait été bonne, suffisaient pour soutenir son espérance et sa bourse.

Comme Progrès ne devait semer en blé que le quart de ses terres, au lieu du tiers qu'il avait l'habitude d'ensemencer ; il ne s'en trouvait que vingt-quatre arpents à semer au lieu de trente-deux.

Routineau ayant appris que Progrès était décidé à réduire beaucoup ses semailles de blé, et l'ayant rencontré lui dit :

— Ah ! ça, Jean, vous voulez donc renoncer à semer du blé.

— Pas du tout, voisin, j'en serais bien fâché ; le blé *boursille* encore plus que tout le reste, et si je n'en sème pas, je serais bien embarrassé pour payer mon fermage.

— Mais, il me semble que vous n'en sèmerez pas grand cette année. Vous dites que vous ne voulez semer que le quart de vos terres, et encore vous mettez une partie de ce quart en avoine d'automne ; vous avez, outre cela, quatre arpents qui sont en betteraves et en choux ; je vois donc que vous ne sèmerez pas plus de blé que moi, qui n'ai pas la moitié autant de terre que vous. Mais que voulez-vous récolter dans une vingtaine d'arpents ?

— Du blé et de l'avoine.

— Je le sais bien, mais vous n'en

récolterez pas gros, dans ce peu de terre.

— Mais, dit Progrès, engraissez-vous vos seize arpents, cette année ?

— Non, vous savez bien que je n'ai pas assez de fumier, pour engraisser seize arpents de terre ; j'en engraisserai au plus cinq à six arpents. Le reste produira comme il pourra, et j'espère qu'il me payera bien.

— Je le désire, cher voisin, je le désire beaucoup, mais j'en doute. Quant à moi, je vais engraisser toute l'étendue que je vais ensemencer.

— Vous vous entêtez donc à dire que c'est du fumier, cette méchante marne qui sert de litière à vos bêtes à cornes ?

— Des gens plus habiles que vous et que moi, mon cher Routineau, me l'ont assuré, après en avoir fait usage eux-mêmes, et je les crois. Ce fumier de marne est pour mes terres froides, celui de paille, pour mes terres chaudes, et ainsi, tout mon blé sera bien engraisé. D'ailleurs, je n'ai que dix-huit arpents à engraisser ; car pour le terrain qui porte des betteraves et des choux, il a été si bien fumé le printemps dernier, qu'il n'a pas besoin de l'être de nouveau.

— Ah ! vous êtes heureux, mon cher Progrès, de n'être plus à moitié, car M. Blanchard n'aurait pas approuvé ces plans là.

— Je le sais bien, c'est justement pour cela, que j'ai voulu un bail à prix d'argent.

— Tant mieux, si vous pouvez payer, mais j'en doute.

— Ce qu'il y a de plus drôle, voisin, reprit Progrès, c'est que j'espère en semant moins, récolter plus.

Là dessus, ils se mirent tous les deux à rire et Routineau reprit :

— Écoutez, Progrès, nous sommes amis depuis longtemps et j'espère que nous continuerons de l'être toujours ; c'est pour cela que je vous ai parlé de vos semailles de blé ; sans quoi je vous laisserais vous ruiner tant que vous voudriez.

— Merci, merci, mon bon voisin, je connais votre amitié et je vous remercie de vos conseils, mais je vous demandé la permission de ne pas les suivre. Voulez-vous que je vous donne un conseil à mon tour ?

— Oui, et quel est-il ?

— Ne semez que huit arpents de blé, et mettez-y tout votre fumier. Au printemps, vous y sèmerez du trèfle et vous en aurez une bonne tassée l'année d'après.

— Et que voulez-vous que je fasse de mes huit autres arpents ?

— Mettez un peu d'avoine d'automne, dans une petite partie, quant au reste, au printemps, vous pourrez y semer des betteraves et des choux, que vous aurez soin de bien engraisser avec le fumier que vous ferez cet hiver ; car, enfin, vous en ferez, et il vaut mieux le mettre en terre que de

le laisser se consommer à ne rien faire, dans votre cour où il redevient terre et perd sa qualité.

Routineau haussa les épaules et s'en alla sans répondre.

Progrès parti de son côté pour aller donner un labour au défrichement d'un an et de deux ans, où il avait déjà récolté de l'avoine et du blé, et dans lesquels, il voulait encore mettre du blé avec une couche de noir animal, espérant bien que le blé qu'il faisait venir de la ferme école ne verserait pas. Le labourage de ses terres neuves se fit très facilement et était très beau.

On arrivait à la fin de septembre. Progrès espérait que toutes ses terres seraient prêtes à être ensemencées au quinze d'octobre.

Les labours étaient près de leur fin, et il pensa à aller chercher des semences à la ferme école, étant tout à fait résolu à changer les siennes. C'était de plus, une occasion de voir son cher Marcel, qu'il n'avait pas vu depuis près d'un an. Comme il avait fait le partage de ses grains avec M. Blanchard, il se trouvait donc libre de vendre son blé pour en acheter d'autre ; aussi, il en mena une grosse charge au marché.

Son blé de trèfle était parfaitement net, bien nourri, de belle couleur, aussi, le vendit-il deux chelins plus cher que celui de ses voisins.

Il revint chez lui bien content de sa vente, et espéra que son blé de semence qu'il voulait acheter, ne lui coûterait guère plus cher que celui qu'il avait vendu.

Ce fut tout un événement, à la Bruyère, que le départ de Progrès pour l'École d'agriculture. Il s'absentait rarement et n'avait jamais été si loin.

Il y avait quinze lieues à faire, et devait rester au moins trois jours absent, puisqu'il devait passer toute une journée à l'école, pour examiner toutes les cultures et les animaux de ce bel établissement.

Marguerite qui avait recommencé à faire des fromages aussitôt les grandes chaleurs passées, en arrangea six des meilleurs dans un panier, pour les envoyer à la dame du directeur de l'École. Elle était au comble de la joie de voir son mari aller voir son cher enfant. Elle savait qu'elle aurait par lui bien des détails dont Marcel ne parlait pas dans ses lettres, et qu'une mère aime toujours à connaître.

M. Martineau et d'elle. Eléonore vinrent, la veille au soir, pour parler de ce voyage avec Progrès, et on le chargea de dire tant de choses à Marcel, qu'il aurait fallu les écrire, pour ne rien oublier.

Le lendemain, avant le jour, Progrès était en route.

Les chemins étaient beaux, les mulets étaient bons ; il ne lui fallait donc pas grand temps pour arriver à un petit village qui était à mi-chemin.